

Réflexion sur la critique théâtrale

Catherine Bégin

Numéro 40, 1986

La critique théâtrale dans tous ses états

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bégin, C. (1986). Réflexion sur la critique théâtrale. *Jeu*, (40), 37–38.

réflexion sur la critique théâtrale

Quand la critique s'exerce avec un minimum de décence, je n'ai rien contre la critique. Rien pour, non plus, au demeurant; j'estime que je n'ai pas à me prononcer sur quelque chose que je ne comprends pas.

Et qu'on me dise bornée ou froide, depuis un quart de siècle que je fais sporadiquement l'honnête effort d'en trouver la signification tout autant que les causes de la pérennité de sa pratique, force m'est de persister dans l'aveu: le fait même de la critique théâtrale, sa raison d'être, sa pertinence sont choses imperméables à mon entendement ou à ma sensibilité.

Non que je considère le théâtre comme devant échapper à la sanction sociale. Bien au contraire, c'est viscéralement par sa société que le théâtre existe: qu'elle l'inspire ou le provoque, qu'il en soit le reflet, la dénonciation ou la part de magie, qu'ils se stimulent mutuellement ou qu'épisodiquement l'un précède l'autre, l'exercice du théâtre est par essence lié à la collectivité et, partant, l'approbation ou le veto de cette dernière lui est vital. La direction artistique, la mentalité gestionnaire, la pratique de n'importe quelle discipline théâtrale qui ne s'en soucieraient pas se sclérosent par là même.

Mais cette impitoyable complicité entre le public et la scène, cette liaison à la fois fragile et indissoluble n'a qu'une voie: l'émotion. Ressentir, c'est le but du spectateur, du fou rire à la déchirure; faire vibrer, c'est le but du spectacle, de tous les feux du coeur et des tripes. (Cela n'exclut pas le moins du monde que le théâtre, comme toutes les formes d'art, puisse viser à la réflexion, et une production mener le public jusqu'à l'angoisse métaphysique; même alors cependant, et justement comme dans toute manifestation artistique, ce sera obligatoirement de l'émotion première engendrée par la représentation que la pensée aura jailli.) Hors l'émotion, tant pour le spectateur que pour le praticien, il n'est pas de théâtre.

Et voici que vient s'asseoir devant un spectacle la critique, tablette et crayon en mains. À la limite, je dirais que s'il est un être au monde pour qui le théâtre n'est pas fait, à qui il soit incommunicable d'origine, c'est lui. Quiconque veut être en mesure de disséquer, d'analyser, de formuler un énoncé rationnel en toute honnêteté, se doit de juguler ses émotions; du coup, ce n'est plus un spectateur, c'est un juge. Du coup, le jeu ne se joue plus à deux; côté salle, pour la critique, les règles en ont été faussées. L'instinct, la spontanéité, la sensorialité ne seront pas.

Or c'est lui qui va parler de magie. C'est lui qui va traiter officiellement de la folle aventure, réussie ou ratée, à laquelle il n'aura pas participé. Pour des raisons incompatibles avec le témoignage d'un spectateur — à savoir que sa profession l'y oblige, lui, le critique, et que par ailleurs il ne saurait en aucun cas exprimer ce qui a été offert au public pour la bonne raison que, n'ayant pas été public, il ne l'a pas reçu —, il va se prononcer pourtant et sa voix sera prédominante. Car il dispose du gigantesque impact de l'affirmation journalistique.

Qui plus est, il se trouvera, ce faisant, à inscrire et dans le temps et dans le prisme rétréci d'une perception individuelle, la manifestation d'un art dont une des caractéristiques primordiales est d'être éphémère et une autre, d'être communautaire. Je dis qu'il est illogique pour une société et injuste pour les créateurs et les artisans de sa dramaturgie que la seule mémoire de sa réalité théâtrale ne soit pas le fait populaire. Mieux vaudrait pour la santé de la génération de nos petits-enfants qu'elle invente son théâtre à partir de zéro et que ses praticiens n'en aient que la seule tradition orale héritée du milieu.

Quant à la répercussion immédiate de la critique sur la créativité et sur l'opinion publique contemporaines et locales, je n'arrive pas à la saisir face à un réservoir de fréquentation si petit que, même dans les cas les plus réjouissants que connaisse une compagnie permanente de théâtre, une production ne peut être exploitée au-delà d'une chiche quarantaine de représentations, et que la critique la concernant paraît alors que le taux d'assiduité déjà connu a aussitôt entraîné la décision relative à sa prolongation ou son arrêt.

Alors ? À quoi vise la critique ? À ramener sur terre des créateurs quelque peu « dégroundés » ? L'achalandage ou la désertion du guichet leur donne plus certainement la mesure de leur impact. À offrir des repères à un public hésitant ? Nous ne sommes pas à Londres, à New York ou à Paris ; son choix se fait aisément, et si l'on veut tout de même lui offrir ce service, le style reportage suffirait amplement. À revigorer en les stimulant les dramaturges, les metteurs en scène, interprètes, scénographes et autres praticiens ? Qu'on se rassure : ils font, comme des grands, leur examen de conscience professionnelle assez fréquemment et si une névrose les guette, ce serait plutôt l'insomnie que l'enfouissement dans le sommeil.

Ah ! s'ils devenaient du même coup indispensables et pertinents, ces observateurs de l'effort théâtral !... S'ils faisaient, non plus la critique de nos spectacles, mais la nôtre, celle du milieu, de ses choix artistiques, de ses politiques et de ses habitudes ! La critique du public, de ses apathies comme de ses engouements ! La critique des dirigeants de notre peuple face aux arts et aux artistes !

Alors, ils parleraient un langage essentiel. Et transmissible.

Pour l'heure, moi, sottement peut-être mais avec toute la passion et la fréquentation que j'ai de mon métier, je continue de ne pas comprendre l'exercice de la critique. J'y vois une tradition que sa seule survie consacre. Un peu ce que je perçois de l'institution du mariage face à l'amour et au couple : sans commune mesure et sans rapport direct.

catherine bégin*

* Diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 1959, Catherine Bégin poursuit, depuis, une carrière ininterrompue de comédienne, tant sur la scène qu'à la télévision. Elle a été élue, en février 1986, présidente du Conseil québécois du théâtre. N.d.l.r.